

Jacek Banaszekiewicz

L'UNITÉ DE L'ORDRE SPATIAL ET SOCIAL AINSI QUE LA TRADITION D'ORIGO GENTIS (REMARQUES SUR LES COMMUNAUTÉS TRIBALES CHEZ LES SLAVES)

Les principes majeurs d'ordonnement de l'espace par la communauté qui peuple un territoire donné, ont depuis longtemps déjà été décrits par les chercheurs. Les travaux comparés ont permis de les appréhender selon un système modélisateur qui présente globalement l'organisation spatiale du domaine territorial¹. Ils ont aussi fourni des exemples illustrant la manière dont la construction établie par voie de prospections scientifiques se retrouve dans les civilisations les plus diverses dispersées sur le globe entier.

Etant donné l'état des sources, le monde slave n'offrait pas un champ attractif pour de telles recherches. On ne niait évidemment pas de ce fait qu'ait pu exister une vision tribale — étatique du territoire, façonnée selon les modalités retrouvées ailleurs (les matériaux folkloriques chronologiquement plus récents auraient d'ailleurs infirmé l'affirmation contraire²), mais pour établir la

¹ Voir surtout la série des travaux de W. H. Roscher, utilisés par M. Eliade, *Traité sur l'histoire des religions*, Paris 1968, pp. 310 et suiv., J. Gonda, *Die Bedeutung des Zentrums im Veda*, dans : *Sehnsucht nach dem Ursprung. Zu Mircea Eliade*, éd. H. P. Dürr, Syndikat 1983, pp. 374-393 ; A. et B. Rees, *Celtic Heritage. Ancient Tradition in Ireland and Wales*, London 1961, pp. 146-172 ; S. Czarnowski, *Le morcellement de l'étendue et sa limitation dans la religion et la magie*, dans : *Actes du IV Congrès International d'Histoire des Religions*, Paris 1925, pp. 339-358.

² J. et R. Tomicki, *Drzewo życia. Ludowa wizja świata i człowieka [L'arbre de la vie. La vision populaire du monde et de l'homme]*, Warszawa 1975, pp. 72 et suiv. ; W. Lettenbauer, *Der Baumkult bei den Slawen*, « *Selecta Slavica* » t. VI, München 1981.

preuve de la chose manquaient les sources suffisamment anciennes.

Le but visé par cette esquisse sera de retrouver dans les sources médiévales de l'aire du monde slave des témoignages attestant l'existence de deux conceptions fondamentales de l'ordonnement idéal des territoires occupés : un système qui présentera le domaine comme une entité regroupée autour d'un centre distingué du territoire, et un système — remaniement du précédent. Cette seconde formule demande de considérer l'unité politico-territoriale dans la perspective d'une projection des quatre parties du monde avec un point central par rapport à elles. Nous voudrions appréhender les règles de l'ordre spatial établi dans le cadre de la communauté politique de manière que les propriétés supraculturelles et supratemporelles qui les définissent n'effacent pas entièrement les significations spécifiques qui leur sont attachées à l'époque donnée, en l'occurrence le Moyen Age.

Les remarques de Gallus sur Białogard et sur la Parsęta, assiégé et conquis par Boleslas Bouche-Torse à deux reprises, ont retenu l'attention des historiens dans le contexte de l'histoire politique, relativement surtout à la formation de l'Etat des Poméraniens³. N'ont par contre pas suscité d'intérêt les informations ajoutées par le chroniqueur à sa relation des expéditions guerrières du duc polonais contre le *castrum* poméranien cité. A l'occasion de la première action militaire de Boleslas contre Białogard, à l'automne 1102, Gallus écrit : « Ayant donc réuni un grand nombre de guerriers, il a pénétré avec un petit groupe (de guer-

³ Cf. L. Leciejewicz, *Kilka uwag o najstarszych ośrodkach państwa zachodniopomorskiego* [Quelques remarques sur les plus anciens centres de l'Etat de Poméranie Occidentale], « Studia i materiały do dziejów Wielkopolski i Pomorza », t. V, 1959, pp. 6 et suiv.; J. Spors, *Dzieje polityczne ziemi sławieńskiej, słupskiej i białogardzkiej XII-XVI w.* [Histoire politique des terres de Stawno, Słupsk et Białogard aux XII-XVI^e s.], Poznań - Słupsk 1973, pp. 46 et suiv., 60 et suiv.; idem, *Pochodzenie dynastii książęcych na Pomorzu w XI i XII wieku — w szczególności Świętosława i Świętopelka z Kroniki Anonima Galla* [L'origine des dynasties ducales de Poméranie aux XI^e et XII^e s. — en particulier de Sventoslav et Svatoplouk de la Chronique de l'Anonyme Gallus], « Roczniki Historyczne » t. XLIX, 1983 (1985), pp. 1 - 47.

riers) choisis au milieu de la patrie des païens »⁴. Là se trouvait un *castrum* — *regia et egregia Alba* — pris d'un seul élan par Boleslas et sa troupe inférieure, ce qu'indique le chroniqueur, à un tiers de l'armée ducale.

De ce fragment de la relation du chroniqueur il résulte uniquement que les Polonais ont facilement conquis un certain *castrum* des Poméraniens d'une signification de toute première importance pour un certain territoire tribal — étatique. L'on a l'impression que l'emplacement central du *castrum*, suggéré par le texte, est une expression stylistique et n'autorise à aucune interprétation plus poussée. Cependant les détails dont Gallus enrichit la mention sur la deuxième expédition contre Białogard, de 1107, dévoilent la vraie signification de l'expression employée précédemment : (Boleslaus) *penetravit meditullium patriae paganorum*. Ainsi le chroniqueur déclare qu'il ne s'occupera pas de ce qui s'était passé en chemin, quand le roi avait pénétré en Poméranie avec l'armée⁵. Il veut reprendre la narration au moment où l'armée polonaise assiégeait Białogard qui, comme il le dit, est situé au centre du territoire de l'adversaire.

Comme précédemment, on peut penser qu'il y va d'un procédé rhétorique — Gallus veut entrer avec sa relation *in media res*, d'où le lieu central du *castrum* assiégé — mais cette fois une nouvelle phrase du chroniqueur des gestes de Boleslas Bouche-Torse dissipe ce genre d'interprétation, « Boleslas était en effet arrivé près d'une ville — constate Gallus — considérée comme le point central du territoire »⁶. L'auteur de la relation sur l'expédition du souverain polonais en Poméranie a évidemment à l'idée le centre du territoire envahi par les Polonais, et non le centre de la terre en général. La seconde constatation que l'on peut établir à partir du fragment cité de la chronique, porte sur la source de l'information sur la position centrale de Białogard. Ecrivant sur

⁴ Galli Anonymi, *Cronicae et gesta ducum sive principum Polonorum* (v. 1117 plus loin : Gall), éd. C. Maleczyński, *Monumenta Poloniae Historica* (plus loin : MPH) n.s. t. II, Cracoviae 1952, II, 22, l. 7 et suiv.

⁵ Gall, II, 39, l. 17 et suiv.

⁶ *Ibidem*.

ce fait, Gallus emploie pour définir l'emplacement distingué du *castrum* l'expression : *urbs reputatur que...*, il souligne donc qu'il doit cette information à quelque tradition attachée à Białogard. Il avait pu l'apprendre des chevaliers de Bouche-Torse, ce qui cependant ne change pas la conclusion quant à l'origine poméranienne, en définitive, de la conception déterminant le centre du domaine à Białogard. Ce point de vue n'acquiert un sens que quand il est articulé à partir de la perspective des territoires auxquels appartient le centre cité de nom. Les Poméraniens — habitants d'une certaine unité politico-territoriale — avaient accordé à Białogard cette position spéciale, distinguée. Pour eux, pour l'union tribale qu'ils constituaient, ce *castrum* était la clef de voûte sacrée-politique de la communauté⁷.

Egalement en Poméranie et en des temps peu éloignés de l'expédition de Boleslas Bouche-Torse contre Białogard, une autre collectivité attribuait à son centre, Wolin, une position privilégiée à l'échelle de toute la terre. Herbord, l'auteur d'une des vies du missionnaire des Poméraniens Otton de Bamberg, écrit ce qui suit sur Wolin : « Sed quia civitas hec in mediterraneo sita est Pomeranie civesque Iulinenses fortes et dure cervicis, tam dux Vratizlaus quam princeps terre sedem episcopatus illic fore consuerunt »⁸. Ce cas appellerait des études distinctes du fait de la complication des rapports politiques en Poméranie Occidentale.

Beaucoup de faits ont été établis sur la signification du centre dans les civilisations anciennes. Pour l'exemple poméranien considéré, nous nous bornerons à rappeler les questions les plus importantes pour la suite de ce propos. L'aire considérée comme centrale par rapport au reste des territoires était le lieu où se produisait le plus facilement le contact des hommes avec le sacré, avec le monde supérieur. Là était dressée la colonne du monde, le

⁷ Cf. W. Łosiński, *Osadnictwo plemienne Pomorza VI-X wiek* [Colonisation tribale de la Poméranie VI°-X° s.], Wrocław 1982, p. 180 ; E. Cnotliwy, *Białogard gród wczesnopolski* [Białogard, un *castrum* des débuts de la Pologne], Koszalin 1982, *passim*.

⁸ *Herbordi Dialogus de Vita s. Ottonis ep. Babenbergensis* (v. 1160) éd. J. Wikarjak, K. Liman, MPH, n.s., t. VII, 3, Varsaviae 1974, p. 135 (II, 37).

pilier qui soutenait l'horizon⁹. Sur le territoire indigène était localisé le « nombril du monde », et, de cette manière, on faisait — comme le dit Stefan Czarnowski — que le macrocosme pénétrait dans le microcosme et s'y enfermait sans reste¹⁰.

En un mot, tout ce qu'il y avait de plus précieux pour la vie de la communauté, de plus essentiel pour définir politiquement la collectivité organisée, se concentrait au point central du domaine. Le principal sanctuaire y trouvait évidemment son emplacement. Eloquent à cet égard est l'exemple fourni par Adam de Brème¹¹. Il indique qu'Uppsala, avec le temple le plus vénéré des Suédois, se trouve *in medio Suevoniae*. Grâce à ce même auteur, nous pouvons conclure à l'apparition d'un phénomène analogue chez les Slaves. L'information correspondante n'est pas formulée directement, il est vrai, mais elle conduit à la conclusion que l'on attribuait à Radogoszcz, comme à Uppsala, une position centrale par rapport aux territoires environnants de l'union tribale. Adam de Brème énumère les tribus slaves installées entre l'Elbe et l'Odra — Havoliens, Dochaniens, Lubusaciens, Woliniens et Stodoranes — et ajoute qu'entre eux *medii et potentissimi omnium sunt Retharii*¹². Sur leur territoire se trouve, célèbre pour son temple,

⁹ A. V. Ström, H. Biezais, *Germanische und Baltische Religion*, Stuttgart 1975, pp. 80 et suiv.; J. O. Plassmann, *Widukind von Corvey als Quelle für die germanische Altertumskunde*, « Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur » t. LXXV, 1953, pp. 202 et suiv.; J. Trier, *Irmisul*, « Westfälische Forschungen » t. IV, 1941, pp. 99 - 133; F. Le Roux, *Le Celticum d'Ambigatus et l'Omphalos galois. La royauté suprême des Bituriges*, « Ogam » vol. 13 (1), 1961, pp. 159 - 184; K. Mo-szyński, *Kultura ludowa Słowian [La culture populaire des Slaves]*, t. II, 1, Warszawa 1968, pp. 23 et suiv.

¹⁰ S. Czarnowski, *op. cit.*, p. 226.

¹¹ Adami Bremensis, *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*, dans : *Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters* t. XI, éd. R. Buchner, Berlin 1961, pp. 230 (I, 60).

¹² *Ibidem*, p. 252 (II, 21). Cf. G. Labuda, *Wytworzenie wspólnoty etnicznej i kulturalnej plemion Słowiańszczyzny połabskiej i jej przemiany w rozwoju dziejowym [La formation de la communauté ethnique et culturelle des tribus du monde slave sorabe et ses transformations dans l'évolution historique]*, dans : *Słowiańszczyzna połabska między Niemcami*

Radogoszcz — *sedes idolatriae* comme l'appelle le chroniqueur.

La signification des Rhétariens et de leur centre cultuel est attachée à la situation centrale de la tribu et du sanctuaire dans l'unité politique qu'ils constituent; au fait qu'ils contrôlent le lieu considéré comme le centre de tout le domaine. Ils sont *medii* par rapport aux autres tribus de l'union, et ce terme fait penser aux toponymes celtes Mediolanum. Dans l'aire culturelle celtique on rapportait généralement ce terme au centre sacré, parfait, de quelque zone de peuplement — territoire politique¹³.

Entre Radogoszcz des Rhétariens et les saints bosquets des Celtes, médionémétones, semble se dessiner une nouvelle similitude. César a noté qu'au pays des Carnutes se trouve une région considérée par les indigènes comme le centre de toute la Gaule et que vers ce lieu viennent de toutes parts tous ceux qui ont des questions litigieuses et cherchent un arbitrage¹⁴. A la lumière de cette information, mettant en relief le caractère supra-régional (supra-tribal) du lieu-centre, sa vocation ministérielle par rapport aux « gens du dehors », plus lisible devient l'étymologie du nom de la capitale de l'union des tribus où entraient aussi les Rhétariens. Radogoszcz, que cela vaille dire « bienveillante aux hôtes » ou « apportant conseil aux hôtes », tire son nom du fait qu'elle remplit le rôle de principal sanctuaire du domaine culturo-socio-politique¹⁵.

a Polską, sous la dir. de J. Strzelczyk, Poznań 1981, pp. 26 et suiv.; D. Zołądź, *Redarowie [Les Réthariens]*, *ibidem*, pp. 217 - 222.

¹³ Ch. J. Guyonvarch, *Mediolanum Biturigum. Deux éléments de vocabulaire religieux et de géographie sacrée. 1. Le nom des Bituriges — 2. Le toponyme Mediolanum, « Ogam »* Vol. 13 (1), 1961, pp. 137 - 158; D. A. Binchy, *Celtic and Anglo-Saxon Kingship*, Oxford 1970, pp. 12 et suiv.

¹⁴ Cf. F. Le Roux, *op. cit.*, pp. 161 et suiv.

¹⁵ Cf. T. Witkowski, *Der Name der Redarier und ihres zentralen Heiligtums*, dans : *Symbolae philologicae in honorem V. Taszycki*, « Prace Komisji Językowej PAN » t. XVI, Wrocław 1968, pp. 405 - 415; A. Gieysztor, *Mitologia Słowian [Mythologie des Slaves]*, Warszawa 1982, pp. 129 et suiv.; J. Strzelczyk, *Radogoszcz, Słownik Starożytności Stowiańskich [Dictionnaire des antiquités, slaves]* (plus loin : SSS) t. IV, 1970, pp. 450 et suiv.; L. Dralle, *Rethra. Zu Bedeutung und Lage des Redarischen Kultortes*, « Jahrbuch für die Geschichte Mittel- und Ostdeutschlands » t. XXXIII, 1984, pp. 37 - 61.

Ces trois adjectifs qui, dans le langage d'aujourd'hui, embrassent les trois fonctions essentielles de la communauté organisée, ont été rendus par l'annaliste russe au moyen d'autres formulations : l'intention du message reste pourtant inchangée. A la date de 969, *Povest' vremennykh let* note la déclaration du duc Sventoslav qui s'est adressé en ces termes à sa mère Olga : « Je ne veux plus rester plus longtemps à Kiev, je veux vivre à Perejaslavec sur le Danube, car c'est le centre de ma terre et aussi parce que là arrivent tous les biens (dont nous profitons) : des Grecs l'or, les tissus précieux, les vins, toutes sortes de fruits, de Bohême et de Hongrie l'argent et les chevaux, de Ruthénie les peaux et la cire, le miel et les esclaves »¹⁶.

Le centre du domaine est le lieu de séjour le plus propre pour le souverain. Le plus important dans la communauté politico-sociale, il doit séjourner au lieu distingué, au point de son territoire que le groupe considère comme sacré et particulièrement privilégié¹⁷. C'est ce que pensait aussi le chroniqueur quand il décrivait l'histoire du règne de Boleslas le Vaillant¹⁸. Il rappelle les grandes conquêtes de ce roi au résultat desquelles la Pologne obtient une forme territoriale toute nouvelle, et il fait part au lecteur de l'information que le grand monarque a institué la capitale du pays à Cracovie, *in medio terminorum obtentorum*.

La mention de l'annaliste russe, en plus de l'équivalence : centre de la terre — résidence du souverain, établit une autre équivalence, non moins essentielle. Sventoslav argumente qu'à Perejaslavec sur le Danube se concentrent tous les biens de première importance sur lesquels se fonde le royaume. A considérer dans la perspective de la triade de Dumézil la liste des bienfaits énumérés par le souverain, on y retrouvera la transcription symbolique des trois fonctions fondamentales qui, dans la tradition indo-européenne, créent le modèle idéal de la commu-

¹⁶ *Povest' vremennykh let* (plus loin : PVL), éd. D. S. Likhatchev, Moskva 1950, p. 48.

¹⁷ Cf. W. Müller, *Die heilige Stadt. Roma quadrata, himmlisches Jerusalem und die Mythe vom Weltnabel*, Stuttgart 1961, passim.

¹⁸ *Kronika polsko-śląska* [Chronique polono-silésienne], MPH t. III, p. 619.

nauté socio-politique¹⁹. De Grèce arrivent à Perejaslavec l'or, la pourpre, les vins, les fruits les plus fins, donc des marchandises de luxe, royales, pourrait-on dire. Grâce à elles se manifeste au dehors la dignité du souverain, elles permettent de soutenir la splendeur de la cour. Après avoir démontré les qualités de la capitale en tant que lieu servant bien l'idée du pouvoir royal, il est indiqué que l'état guerrier ne sera pas non plus insatisfait du choix du lieu de la résidence du pouvoir. Au roi sont réservés l'or et les privilèges prestigieux de la table et de l'habillement. Aux chevaliers, soutien du royaume, Perejaslavec offre également un métal précieux, l'argent, et, évidemment, les chevaux, dont ils ne peuvent se passer. De plus, la ville est pleine de biens de toutes sortes. Elle est riche, abonde en esclaves, et c'est la troisième qualité de Perejaslavec. Les représentants des trois états y trouveront des conditions d'existence correspondant à leurs besoins et, en même temps, formeront une communauté prospère à tous égards.

L'éloge fait de la ville par le duc Sventoslav se réfère au modèle de la collectivité parfaite, connue dans de nombreuses traditions indo-européennes. La nouvelle capitale — centre du pays — conserve donc et réalise le principe modèle de l'organisation de la communauté et de sa vie. Dans ce cas, la norme de la tripartition sociale qui stratifie adéquatement le groupe et attribue aux couches déterminées des tâches et des privilèges définis. Les motifs invoqués par le duc pour justifier son désir de quitter Kiev retiennent cependant l'attention pour une autre raison encore. L'on y est frappé notamment par l'attitude légère de l'auteur de la déclaration devant la tradition historique attachée au siège élu jusque-là par les souverains et l'importance de ce lieu. Sventoslav énonce uniquement des raisons pratiques en faveur du transfert de sa résidence, comme s'il n'était pas lié à Kiev par la tradition historique, entendue en ce temps surtout comme un impératif de

¹⁹ Cf. p. ex. G. Dumézil, *L'idéologie tripartite des Indo-Européens*, (Coll. « Latomus » vol. XXXI), Bruxelles 1958 ; idem, *Apollon sonore et autres essais. Esquisses de mythologie*, Paris 1982, pp. 207 et suiv. ; A. Gieysztor, *op. cit.*, pp. 14 et suiv. ; *Georges Dumézil à la découverte des Indo-Européens*, sous la dir. de J. C. Rivière, Paris 1979.

cultiver certaines valeurs : le bon usage ancien, les lois, etc. C'est elle en effet qui préjuge de la primauté de Kiev sur les autres centres du duché russe. Du message historique il découle que la ville avait été à l'origine de tout l'Etat. Elle est la plus ancienne, donc la plus respectable et privilégiée²⁰. Kiev devrait jouir du titre de capitale — lieu central dans le duché, parce que dans l'ordre de l'instauration, il occupe la position la plus importante, celle de départ. Ce fait a une signification essentielle pour tous genres de distinctions : religieuses et politiques, reconnues à cette ville. Dans d'autres cas également, semblables — comme nous le démontrerons plus loin — après la primauté ainsi entendue viennent les autres supériorités et privilèges. L'organisation interne de l'espace de la communauté territoriale reste en relation avec la préhistoire du peuple, découle de son histoire originelle. Cette thèse a été avancée et démontrée par Werner Müller, qui l'a résumée dans la phrase brillante : *Nabelort und Nulljahr fallen ineinander*²¹. Le centre futur du domaine était autrefois le lieu du devenir de la communauté ou de la naissance du peuple. Là où la communauté prenait ses origines se situe le point de référence pour les terres conquises ultérieurement, au cours de la croissance de la domination tribale. Dans la perspective d'un tel centre s'accomplit la désignation du microcosme tribal, ordonné comme son grand modèle premier, conformément aux quatre parties du monde.

La perception quadridirectionnelle et quadripartite de l'espace occupé par la communauté se laisse observer dans de nombreuses cultures : elle façonne d'une manière saisissable le tronçonnement territorial des organismes tribaux-étatiques. Sur la présence déterminante de ce principe dans les conceptions du monde des sociétés traditionnelles, grâce à laquelle était réalisée la conviction essentielle sur l'imitation, par le monde terrestre, des solutions valables plus haut, avait écrit récemment Georges Dumézil²². Il avait opposé le schéma de la tripartition à l'ordre du carré, à la

²⁰ Cf. PVL, p. 50 (1096). Voir *ibidem*, p. 20 (882).

²¹ W. Müller, *op. cit.*, p. 34.

²² G. Dumézil, *Apollon sonore*, chap. IV — « De trois à quatre », pp. 43 - 50.

conception des quatre champs, déterminé par le point central relativement à l'entité à quatre angles. C'est effectivement une formule concurrentielle par rapport à la tripartition et — ce que soulignait le chercheur cité — dans de nombreux cas le modèle idéal de la stratification trouve justement son accomplissement dans la division à quatre et non dans l'entité appréhendée à trois niveaux. Elle a par rapport aux autres critères cette supériorité qu'en tant que principe qui rend compte de l'essentiel de la structure de l'univers, elle est « la plus forte » et primaire par rapport aux autres.

L'utilisation du module de quatre est donc universelle et, suivant l'objet auquel cette règle a été rapportée, nous avons affaire soit à une délimitation du territoire à partir du nombre mentionné, soit à un procédé analogue de stratification de la société, soit à toute autre entreprise, p. ex. la construction d'une maison ou d'un sanctuaire qui se subordonne aussi à l'impératif de la norme cosmique¹³. L'universalité de la solution à quatre (précisons une fois encore : structure des quatre directions-points établis par rapport à un centre primaire) fait qu'elle devient le représentant de toutes les catégories les plus importantes de la vie sociale de la communauté. L'éclatement territorial du domaine en quatre parties avec un centre — quatre provinces ou régions avec un centre délimité — impose au groupe non seulement un ordre spatial : il conforte deux autres valeurs d'une signification suprême — la tradition des origines du peuple et son organisation interne.

Le lieu où a été conçue et s'est constituée la communauté est défini par l'année zéro dont avait parlé W. Müller, en ce point exceptionnel le temps et l'espace s'entre-pénètrent¹⁴. A partir du centre se situent, conformément aux quatre parties du monde, les provinces, chacune d'elles symbolisant une partie du cosmos, mais à cette caractéristique il s'en ajoute encore une autre. La disposition spatiale réfléchit en son entité l'idée de l'ordre cosmique, elle se traduit donc dans divers langages de l'organisation

¹³ A. et B. Rees, *op. cit.*, chap. VI — « The Centre », pp. 147-172.

¹⁴ W. Müller, *op. cit.*, pp. 27 et suiv.

sociale, dont le langage de la stratification sociale. Les directions et les provinces qui en dépendent portent la charge des spécialisations socio-professionnelles. Nous retrouvons une image lisible de cette conception, de cet ordonnancement, dans le patrimoine culturel de l'Inde et de l'Irlande²⁵. L'idée védique sur les cinq peuples partage le pays en autant de parties : au nord ont été situés les prêtres, au sud les agriculteurs, l'est a été confié aux guerriers et l'ouest est devenu le partage des esclaves. Le centre évidemment est le siège du roi et des dieux. Les sources médiévales irlandaises confirment bien la division de l'île en cinq provinces : Connacht, Ulster, Leinster, Munster, et la centrale, comme l'indique son nom, Meath. Chacune se voit attribuer des propriétés particulières et c'est ainsi, et non en situant en elles des groupes sociaux concrets, que les quatre parties du pays se complètent et parachèvent l'ensemble de la construction formée par la communauté. Le Nord (Ulster) a été associé au combat. Pour le Sud (Munster), le mot-clef est la musique. L'Ouest (Connacht) par contre est le savoir, l'Est (Leinster) se caractérise par l'abondance des biens, la prospérité. Meath équivaut à la notion de royauté à laquelle correspondent des désignations telles que primauté, gravité.

Aux exemples cités on peut ajouter un troisième — romain — où l'on se servait de la structure des quatre directions et d'un point central par rapport à elles²⁶. La ville de Romulus sur le Palatin s'appelait *Roma quadrata*. Le point central distingué était *mundus*, excavation sacrificielle effectuée avant le tracé rituel à la charrue de la future enceinte de Rome. On ignore si la détermination des quatre parties de la ville s'était accompagnée

²⁵ G. Dumézil, *Apollon sonore*, pp. 45 et suiv. ; J. H. Grisward, *Archéologie de l'épopée médiévale. Structures trifonctionnelles et mythes indo-européens dans le cycle des Narbonnais*, Paris 1981, pp. 42 et suiv. ; A. et B. Rees, *op. cit.*, pp. 118 et suiv. ; H. Ludat, *Farbenbezeichnungen in Völkernamen. Ein Beitrag zu asiatisch-osteuropäischen Kulturbeziehungen*, « Saeculum » t. II, 1953, p. 148.

²⁶ Cf. W. Müller, *op. cit.*, pp. 22 et suiv. ; Les principes de la quadripartition sont aussi respectés par le chroniqueur Dzierzwa (début du XIV^e s.) qui donne aux descendants de Vandale, les Polonais, la quatrième partie de l'Europe, MPH t. II, pp. 163 et suiv.

de l'attribution à chacune d'elles de groupes sociaux correspondants. Des données indiquent cependant que ceux-ci étaient associés à des couleurs déterminées. La couleur désignait aussi, comme on le sait à partir de nombreux témoignages de l'aire des civilisations indo-européennes et autres, les points cardinaux, aussi n'est-il pas exclu que, dans la tradition romaine, ait existé une relation entre la position dans l'espace et la place dans la stratification sociale¹⁷.

De toute façon, dans la suite des valeurs équivalentes et s'expliquant réciproquement — valeurs du temps, du lieu, de l'appartenance sociale — doit également se situer la catégorie de la couleur. Les plus employées, tant pour distinguer l'appartenance sociale que pour désigner les points cardinaux, étaient le blanc, le rouge, le noir, le bleu, le jaune et le vert. L'on ne procédait pas toujours d'une manière conséquente : on employait diverses couleurs pour exprimer une même valeur. Dans certains cas cependant, la relation entre la représentation en couleur et son référent acquérait un caractère régulier²⁸. Il en va ainsi avec le blanc relativement au groupe sacerdotal, le pouvoir supérieur, royal et spirituel. Le

¹⁷ G. Dumézil, *Rituels indo-européens à Rome*, chap. III — « *Albati, russati, virides* », « *Etudes et Commentaires* » vol. XIX, Paris 1954, pp. 45 - 61 ; idem, *La Rigsthula et la structure sociale indo-européenne*, dans : G. Dumézil, *Apollon sonore*, pp. 208 - 221 ; J. H. Grisward, *op. cit.*, pp. 255 et suiv. ; H. Ludat, *op. cit.*, passim ; T. E. Modelski, *Z onomastyki i terminologii średniowiecznej* [*Pages d'onomastique et de terminologie médiévales*], « *Kwartalnik Historyczny* » vol. XXXIV, 1920, pp. 1 - 29 ; O. Pritsak, *Orientierung und Farbensymbolik. Zu den Farbenbezeichnungen in den altaischen Völkernamen*, « *Saeculum* » t. IV, 1954, pp. 376 - 393.

²⁸ J. de Vries, *Rod-Wit-Zwart*, dans : *Kleine Schriften*, Berlin 1956, pp. 351 - 359 ; L. Gerschel, *Couleur et teinture chez divers peuples indo-européens*, « *Annales E.S.C.* » vol. XXI, 1966, pp. 608 - 631 ; G. Dumézil, *La courtisane et les seigneurs colorés. Esquisses de mythologie*, Paris 1983, pp. 17 et suiv. Voir aussi A. Cameron, *Circus Factions. Blues and greens at Rome and Byzantium*, Oxford 1976, pp. 45 - 73, 336 - 338 ; S. Mikucki, *Barwa w heraldyce średniowiecznej* [*La couleur dans l'héraldique médiévale*], « *Rocznik Polskiego Towarzystwa Heraldycznego we Lwowie* » t. VIII, 1928/1929, pp. 96 et suiv., 22 et suiv. ; R. Van Uytven, *Rood — wit — zwart : Kleurensymbolik en kleursignalen in de Middeleeuwen* ; « *Tijdschrift voor Geschiedenis* » t. 97, 1984, pp. 447 - 469.

noir symbolisait les couches des non libres. En Inde, ils occupaient dans le système cosmique la partie occidentale du pays, elle aussi identifiée au noir. Vient ici à l'idée le noir slave, employé pour désigner les groupes de la population situés le plus bas²⁰. Il y a toutefois des écarts par rapport à la règle et l'on attribue aussi le noir aux guerriers qui, dans une autre tradition, sont désignés par une couleur plus proche de leur occupation — le rouge¹⁰. Cette association est prédominante, le Thor belliqueux est roux, les russati romains forment le groupe des cavaliers, etc. Pour le monde slave, on peut ajouter à ce relevé les faits suivants : les guerriers ruthènes peignent leurs boucliers en rouge¹¹, l'écarlate est longtemps en Pologne la couleur de la noblesse¹².

La couleur en tant que composante du système englobant dans son ensemble l'existence de l'homme dans l'espace et dans la société — dans un monde de valeurs diversifiées — appelle des recherches particulières détaillées, très difficiles du fait des matériaux fragmentaires et de leur dispersion dans de nombreuses civilisations. En signalant le problème et en le présentant super-

²⁰ Cf. A. Brückner, *Słownik etymologiczny języka polskiego* [Dictionnaire étymologique de la langue polonaise], 2^e éd., Warszawa 1970, (czarny — noir) p. 72 ; *Słownik prasłowiański* [Dictionnaire protoslave] t. II, Wrocław 1976, pp. 224 et suiv. Cf. aussi G. Widengren, *Harlekinracht und Mönchskutte, Clownhut und Derwischmütze. Eine gesellschafts-, religions- und trachtgeschichtliche Studie*, « *Orientalia Suecana* », vol. 2 f. 2/4 Uppsala 1953, pp. 52 et suiv.

³⁰ J. H. Grisward, *op. cit.*, pp. 200 et suiv. ; L. Gerschel, *op. cit.*, pp. 613 et suiv., 618 et suiv., 627 et suiv.

³¹ Cf. W. P. Adrianova-Peretc, *Frazeologija i leksika « Slova o polku Igorevie »*, dans : *Slovo o polku Igorevie i pamjatniki kulikovskogo cikla*, éd. D. S. Likhatchev, L. A. Dmitriev, Moskva 1966, pp. 46, 48.

³² Długosz dit (*fama insuper est*) que la famille des Nałęcz et des Zaremba avait été punie pour avoir participé au meurtre du souverain de manière *ut neque inter equestrum ordines aciebus instructis consisterent, neque rubeo colore in vestibus uti auderent*. *Johanni Długossi Annales, Varsaviae* 1975, p. 291 (ad a. 1296). Kadłubek (*Chronica Polonorum, début du XIII^e s.*) joue sur l'opposition entre le blanc (la paix) et le rouge (la lutte) pour donner du coloris (III, 2) à l'épisode de la prise de Białogard : Boleslas Bouche-Torse *duo scuta ostentans, unum album, alterum rubeum : utrum, inquit, eligitis ?*

ficiellement, nous déblayons le terrain pour nous occuper de l'objet essentiel de nos remarques : le fonctionnement de la structure cosmique de quatre, regroupée autour du point central, dans la tradition slave.

Avant de porter le regard vers la Bohême occidentale d'aujourd'hui et de nous arrêter sur le texte de la source qui se situera un certain temps au centre de notre attention, tournons-nous un instant vers les rives de l'Adriatique peuplées par les Slaves. La Chronique du Pope Dukljanin décrit en détail le règne du roi Budimir-Svatopulk, selon l'auteur le premier souverain croato-serbe chrétien, dont la figure atteint sous la plume du chroniqueur les dimensions d'un grand législateur, créateur d'une nouvelle forme d'Etat³³. Tous les actes législatifs et administratifs les plus importants aboutissent pendant l'assemblée et le synode qui se tiennent sur le Champ de Duvno. Là, entre autres, Budimir est couronné roi — en ce lieu le souverain et le peuple entier attendaient l'arrivée de Rome des cardinaux et des évêques. Après la cérémonie du couronnement, après l'institution à Salon et à Duklja de métropoles [...] *post haec Budimirus [...] scripsit privilegia, divisit provincias et regiones regni sui ac terminos et fines earum*³⁴. Tout d'abord, le souverain distingua deux grandes provinces : Maritime (Maritima) et la Serbie (Transmontana). Il divisa ensuite chacune d'elles en deux parties. Dans le cas de Primorje (Maritima), une moitié [...] *a loco Dalmae, ubi rex tunc manebat et synodum tunc facta est, usque ad Valdevino vocavit Croatiam albam*, la seconde [...] *ab eodem loco Dalme usque Bambalonam civitatem, quae nunc Dyrachium, vocavit Croatiam Rubeam*³⁵. Zagorje (Transmontana) également se scinda en deux pays : la Bosnie à l'ouest et Raška à l'est. Budimir était donc guidé dans son oeuvre de fondateur du royaume par le principe de la

³³ *Ljetopis Popa Dukljanina*, éd. V. Mošin, Zagreb 1950, pp. 48 et suiv. ; W. Kowalenko, Budimir-Svatopulk, SSS t. I, 1962, pp. 171 et suiv. ; idem, *Dukljanin Pop*, ibidem, pp. 401 et suiv. L. E. Havlik, *Dukljanska Kronika a Dalmatská legenda*, Praha 1976, pp. 13 et suiv.

³⁴ *Ljetopis Popa Dukljanina*, p. 53.

³⁵ *Ibidem*, p. 54 ; V. Kowalenko, Dalen [Duvno], SSS t. I, 1962, p. 314.

quadripartition, et le point dont il veillait sur ses terres était le lieu de l'assemblée, le Champ de Duvno, où tout le peuple s'était rassemblé avec son souverain.

Il faut souligner avec force que ce lieu de prédilection de l'assemblée est le point central du domaine, le terrain d'où tirent leur origine et où convergent les quatre pays : la Croatie Blanche et Rouge, la Bosnie et la Raška. La comparaison s'impose de l'acte de Budimir avec l'acte sacré de l'augure romain qui désigne le templum de son observation du ciel, qui se décompose conformément aux points cardinaux en quatre parties. Le prêtre et le roi sont au milieu, ils embrassent l'entité quadripartite, ses parties droite, gauche, avant, arrière. La relation entre l'acte de Budimir et la pratique rituelle de l'augure plonge encore plus profondément. Tite-Live décrit le rite auquel s'était soumis Numa Pompilius au moment de l'investiture royale à Rome : l'augure l'avait conduit au château, l'avait fait asseoir sur une pierre à partir de laquelle était tracé le champ d'observation des signes divins, après quoi, ayant partagé l'espace en quatre parties, tenant dans la main gauche une canne et ayant posé la main droite sur la tête de Numa — le prêtre avait adressé des prières à Jupiter pour demander l'approbation du candidat au trône au moyen d'un signe dans l'espace défini³⁶.

Le couronnement spécifique de Numa a beaucoup de commun avec la cérémonie qui avait apporté la couronne à Budimir et façonné la face de son pays. Comme l'augure et Numa, le futur souverain des Serbes et des Croates se trouve au milieu, en un lieu spécial, d'où il voit autrement l'espace quadripartite de son domaine. Là il est investi du pouvoir suprême, de ce point découle l'ordre socio-territorial de la communauté.

Dans le système étatique mis en place (couronnement, tracé des frontières du domaine, institution de la hiérarchie ecclésiastique,

³⁶ Sur les actes de l'augure sous l'aspect de la division de l'espace, voir plus en détail W. Müller, *op. cit.*, pp. 36-45 (chap. III — « Auguralformel und quadriarter Gesichtskreis »). Voir aussi G. Dumézil, *La courtisane*, chap. « L'univers de l'augure », pp. 161-170 ; A. Magdalen, *L'auguraculum de l'arx à Rome*, « Revue des Etudes Latines », 47, 1969, pp. 263-269.

transcription et ordonnancement des lois et des privilèges, institution de la hiérarchie des fonctionnaires), on s'était servi également de la symbolique des couleurs. Les rares informations de la chronique ne permettent cependant pas de dire si le blanc de la Haute Croatie correspond à sa supériorité sur la Croatie Rouge³⁷ qui, à son tour, aurait été le pays des nobles guerriers (?), ou s'il y va uniquement d'indiquer la situation géographique.

Le texte de Kosmas sur la guerre des Lučanes contre les Tchèques (*lucká valká*), terminée par la victoire de ceux-ci dans l'affrontement sur le champ dit Tursko, retient l'attention des chercheurs comme la plus ancienne épopée héroïque de la tribu qui, à partir de Prague, avait imposé son hégémonie aux voisins et aux peuples d'alentour³⁸. Ce récit, extrêmement important du point de vue de l'histoire de la civilisation du monde slave tout entier, était expliqué et commenté de diverses façons. Les interprétations jusque-là données de la légende ne se sont pas concentrées, pour diverses raisons, sur le fragment qui commence la narration et présente l'adversaire des Tchèques.

L'auteur de la Chronique des Tchèques, parvenant dans sa relation aux temps de Bořivoj, au moment où le baptême de ce souverain inaugure une nouvelle époque dans l'histoire du pays, se rappelle en quelque sorte qu'il a encore quelque chose d'important à dire sur les événements de l'époque païenne révolue. Il veut notamment présenter dans son ouvrage la guerre entre les Tchèques et les Lučanes dont il a eu connaissance, comme il l'indique, de part la tradition orale³⁹. Il situe l'événement dans

³⁷ A l'intérieur de ses frontières se trouvait Biograd na moru. La ville du sacre des rois de Croatie. Cf. W. Kowalenko, W. Molé, *Biograd na moru*, SSS t. I, 1961, p. 118.

³⁸ Dernièrement, la littérature sur la légende a été réunie et analysée par V. Karbusický, *Anfänge der historischen Überlieferung in Böhmen. Ein Beitrag zum vergleichenden Studium der mittelalterlichen Sängerepen*, Köln 1980. Les thèses propres de l'auteur sur le monument ne sont absolument pas convaincantes, cf. c.r. de F. Graus, *Die Welt der Slawen* t. XXVI, 1981, pp. 437 - 441.

³⁹ *Cosmae Pragensis Chronica Boemorum* (plus loin : Kosmas), *Monumenta Germaniae Historica* (script. rer. germ., n.s.) t. II, éd. B. Bretschneider, Berolini 1955, pp. 22 et suiv. (I, X - XII).

un passé lointain (*olim antea retro dierum*), sous le règne du duc Neklan. Le nom de la communauté contre laquelle les Tchèques devaient mener la guerre incite Kosmas à faire deux remarques. Ce nom devait déjà en son temps être étranger, puisque le chroniqueur explique : « (Les Lučanes), appelés par leurs contemporains Žateciens (habitants de la commune de Žatec) »⁴⁰. Renouant avec cette information, il constate immédiatement qu'il ne veut pas laisser sans commentaire la question de l'appellation aux temps anciens de la tribu voisine des Tchèques et qui les dominait souvent du nom de Lučanes.

En ce moment de son exposé sur la guerre des Lučane contre les Tchèques, Kosmas commence une relation qui retiendra notre attention. Le chroniqueur indique d'abord que le pays des Lučanes (*provincia*) était divisé en cinq parties. Il définit ensuite l'étendue territoriale de chaque région⁴¹. La première s'étend le long d'une petite rivière du nom de Hutna [Guntna]. La deuxième se situe de part et d'autre de l'Uzka, comme la Hutna affluent de l'Ohřa. La troisième se trouve dans les environs du torrent Brocnica, L'identification de cette frontière naturelle suscite des doutes. L'on supposait que l'ancienne Brocnica correspond à l'actuelle Střela ou qu'il s'agit de la Blšanka, se jetant au sud dans l'Ohřa⁴². La quatrième province porte même un nom propre et s'appelle Silvana [Forestière], elle est située *infra terminos* de la rivière Mža. La cinquième et dernière est la partie la plus importante du domaine des Lučane. Elle est située au centre du territoire tribal — *quinta, que in medio est*, écrit le chroniqueur — et elle donne son nom — Luca = Prairie — à toute la communauté. Kosmas présente en quelques mots cette province centrale,

⁴⁰ Kosmas, pp. 23, l. 1 et suiv. Cf. Z. Sułowski, *Łuczanie [Les Lučanes]*, SSS t. III, 1967, pp. 131 et suiv.

⁴¹ Kosmas, p. 23, l. 4 et suiv. Cf. R. Turek, *Die frühmittelalterlichen Stammgebiete in Böhmen*, Praha 1957, pp. 54 et suiv.; idem, *Kosmas a český pravěk*, « Časopis Národního muzea » t. CXVI, 1947, p. 44; idem, *Čechy v raném středověku*, Praha 1982, pp. 40 et suiv.; J. Bubeník, *Slovanské osídlení středního Poohří*, Praha 1988, pp. 97 et suiv., là également revue de la littérature.

⁴² R. Turek, *Die frühmittelalterliche*, pp. 54 et suiv.; Z. Sułowski, *Brocnica*, SSS t. I, 1961, p. 164

distinguée parmi les autres. Il la décrit non seulement comme la plus belle mais aussi comme la plus fertile et ayant abondance de prairies, d'où le nom de la région.

L'énumération des parties qui composent le domaine des Lučanes et l'identification dans cette entité d'une zone particulièrement privilégiée, n'épuisent pas les remarques du chroniqueur sur la hiérarchie interne du voisin et adversaire des Tchèques. Kosmas veut encore indiquer que l'organisation de la communauté politique adoptée par les Lučanes n'est pas le fait du hasard, que la province la plus somptueuse ne s'est pas trouvée sans raison au centre du domaine. De son commentaire il résulte aussi qu'elle doit sa position exceptionnelle non seulement à sa beauté et à son utilité. Nous pouvons deviner à juste titre que toutes les qualités et tous les privilèges de Luca (Prairie) sont attachés à l'événement mentionné par Kosmas et qui justifie sa position éminente dans l'unité politique tribale.

Nous lisons dans la chronique : « Et comme cette région (i.e. Luca) a tout d'abord (*primum*) été peuplée longtemps avant que n'ait été fondée la ville de Žatec, il est juste que ses habitants sont appelés Lučanes »⁴³. Cette formulation passe en quelque sorte sous silence la question de l'appellation de tout le territoire des Lučane : il y a en effet encore quatre parties qui le composent. Le problème est explicable, mais appelle la précision de certains faits. Malgré les informations géographiques possédées, nous ne sommes pas en mesure de localiser exactement sur le terrain le domaine des Lučane. Ainsi ignorons-nous la position de la province médiane par rapport à Žatec : cette ville, est-elle située au centre, à l'intérieur de l'ancienne Luca ou quelque part en dehors ? Dans le cas de la première éventualité, le nom est par priorité attaché à celui de Luca et, chose pour nous la plus importante, les quatre provinces entourant la région centrale prennent automatiquement le nom de la plus importante. Ce serait un processus compréhensible et analogue à celui qui se produit au cas de la deuxième possibilité : Žatec est situé hors de la province centrale. En comparaison avec l'ancienne Luca, située centralement, il n'a évidem-

⁴³ Kosmas, p. 23, l. 12 et suiv.

ment aucune chance de rivaliser pour le droit de donner son nom à toute la communauté. D'où le correctif connu de Kosmas qui, reculant dans le temps, change les Žateciens en Lučane. Dans la phrase citée de Kosmas, il s'agit donc des Lučane, habitants de toutes les cinq provinces, quoiqu'il ne cite qu'une, la plus importante.

Là il faut remarquer que, comme il résulte des recherches archéologiques de Josef Bubenik, ce modèle idéal de la quadripartition du pays avec une province centrale distinguée, trouve confirmation dans la configuration réelle, géographique, du peuplement du domaine des Lučanes⁴⁴. Nous aurions donc affaire, comme dans de nombreux cas — par exemple en Irlande ci-dessus mentionnée, en Frise ou dans l'île de Bornholm — à une extériorisation du schéma idéal ordonnant l'oecoumène dans la structure réelle de la division du pays. Ce système n'aurait donc rien à voir avec les modifications intervenues dans le domaine des Lučane au temps où celui-ci a été subordonné à la souveraineté des Prémislides⁴⁵.

Considérons maintenant de plus près ce qui élève Luca au-dessus des autres provinces de la communauté des Lučanes. Nous connaissons déjà ses qualités énumérées par Kosmas : elle est la plus belle, la plus fertile, située centralement par rapport aux quatre autres parties du territoire tribal, et enfin sur son territoire commence l'histoire de toute la communauté, de tout l'organisme politique évolué avec le temps. Parmi toutes les qualités citées, la dernière semble avoir une signification capitale pour attribuer à Luca la position préférentielle dans le domaine tribal. D'elle découlent en quelque sorte — comme nous le suggérons précédemment — les autres supériorités de la province⁴⁶. Sur le territoire de Luca s'est enracinée la communauté, par la suite agrandie. A partir de l'installation sur ces terres fertiles a commencé à se dérouler le temps historique d'une communauté encore petite qui, par la suite, a pris le nom de son siège originel. Et c'est

⁴⁴ J. Bubenik, *op. cit.*, pp. 115 et suiv.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 115.

⁴⁶ Cf. W. Müller, *op. cit.*, pp. 22 et suiv.

régulier, semble dire Kosmas qui justifie le nom des Lučanes et reconnaît le droit incontesté d'accorder son nom à toute la communauté au territoire où étaient pour la première fois apparus les membres de la tribu.

Les terres du premier refuge, du lieu où, pour la première fois, s'installe le groupe errant sans siège fixe, sont toujours les plus belles et abondent en toutes sortes de biens⁴⁷. Souvent une telle contrée fertile et toute de charme attire les nouveaux venus ou ceux qui sont sans gîte : émerveillés par sa beauté, ils s'y installent. Sans aller chercher loin, rappelons le moment de l'établissement des Tchèques conduits par le père Bohemus⁴⁸. Leur terre d'élection est aussi belle, foisonnante de gibier et d'oiseaux, où coulent le lait et le miel. A ces terrains ne le cèdent en rien les contrées choisies par Lekh pour y installer ses gens⁴⁹. La Chronique de Grande-Pologne retrace une image analogue du paradis terrestre.

La beauté du lieu où s'installe le groupe et le fait que c'est le berceau de la communauté future, sont, comme on le voit, des valeurs étroitement associées, s'expliquant réciproquement. De même qu'au milieu de la cité s'est trouvé le figuier auprès duquel la louve a pris soin de Romulus et de Remus, de même que le centre de Rome était identifié avec le tombeau de son fondateur, ainsi Luka (Prairie), province où s'est accomplie la *prima habitatio* de la tribu, est devenue le point central de tout le domaine.

Il n'en va pas autrement dans l'approche des annalistes hongrois. Simon de Keza constate que là où Arpad, après avoir pénétré en Pannonie, « fixit tabernacula », a été érigée avec le temps Albana civitas (Alba regia), la capitale du pays, son lieu royal privilégié⁵⁰. Cette tradition est développée par d'autres qui s'effor-

⁴⁷ Voir B. Kürbis, *Komentarz do Kroniki Wielkopolskiej* [Commentaire à la Chronique de Grande-Pologne], MPH n.s. t. VIII, p. 135, notes 48 - 50.

⁴⁸ Kosmas, p. 7 (I, II).

⁴⁹ *Kronika Wielkopolska* [Chronique de Grande-Pologne], MPH t. VIII, p. 7.

⁵⁰ Simonis de Kéza, *Gesta Hungarorum*, ed. A. Domanovszky, *Script. rer. hungar.*, t. I, Budapestini 1937, p. 166.

cent également d'inscrire les origines de la communauté hongroise dans l'ordre de la cosmogonie (mons Noe — montagne cosmique près de laquelle s'est accomplie *prima habitatio* du groupe tribal⁵¹). La montagne — axe et pilier du cosmos — apparaît aussi dans le mythe des origines tchèques ; pater Bohemus s'arrête avec ses compagnons au pied du mont Říp, baigné par les eaux de la Vltava et de l'Ohřa, lieu qui ressemble au paradis⁵². L'année zéro de l'histoire de la tribu est définie dans l'espace tribal par le territoire initial, non sans raison appelé par certains peuples nombril du pays. A partir de lui et par rapport à lui sont comptées et ordonnées les conquêtes territoriales. C'était aussi le rôle de la Luka, située in medio elle unissait la communauté, était la clef de voûte spécifique non seulement de l'organisation territoriale de la tribu⁵³.

La mention de Tacite sur la signification des Semnons dans l'union tribale des Svebiens permet de vérifier toutes les relations de cause à effet et les dépendances qui viennent d'être présentées à l'occasion de la description donnée par Kosmas du domaine des Lučane⁵⁴. Les sobres formulations de « Germania » caractérisent avec une justesse extrême les liens entre la position supérieure des Semnons dans le groupe des tribus et la tradition historique de la communauté et son culte. Cette source permet de mieux

⁵¹ P. ex. *Chronici hungarici compositio saeculi XIV*, ed. A. Domanovszky, *ibidem*, p. 290.

⁵² Kosmas, pp. 6 et suiv. Pour l'emplacement du paradis, voir J. Strzelczyk, *Gerwazy z Tilbury. Studium z dziejów uczoneści geograficznej w średniowieczu* [Gervais de Tilbury. Etude sur l'histoire des connaissances géographiques au Moyen Age], Wrocław 1970, pp. 146 et suiv.

⁵³ Cf. S. Czarnowski, *op. cit.*, p. 226 et passim.

⁵⁴ Germania, 39. La littérature pour ce chapitre de Germania est relevée par A. A. Lund, *Zum Germanenbegriff bei Tacitus. Appendix II : Zur Identität des regnator omnium deus ?*, dans : *Germanenprobleme in heutiger Sicht*, ed. H. Beck, Berlin - New York 1986, p. 78. Sa tentative strictement philologique (*ibidem*, pp. 79 et suiv.) de rapporter tout le texte exclusivement à la tribu des Semnons n'est pas convaincante. R. Wenskus avait attiré l'attention sur l'emploi du terme gens dans un sens plus étroit et généralisé, p. ex. : « [gens] politisch organisierte Abstammungsgemeinschaft, sondern auch die Gesamtheit der Germanisch sprechenden Bewohner Britanniens ». (*Stammesbildung und Verfassung. Das Werden der frühmittelalterlichen gentes*, Köln 1961, p. 574).

apprécier certaines interdépendances propres au système culturel des organisations étatico-tribales, plus faiblement ou pas du tout esquissées dans le texte de Kosmas. En somme les deux tableaux : de la communauté des Lučane et de l'union des Svebiens, se complètent réciproquement et permettent de connaître assez exactement les catégories fondamentales et les relations dans lesquelles elles se trouvent, et qui ensemble constituent l'échafaudage de la culture du microcosme tribal.

Tacite note que les Semnons *vetustissimos se nobilissimosque Sueborum memorant*⁵⁵. Cette noblesse et la position privilégiée dans le groupe des tribus leur sont donc conférées, comme aux Lučanes, par la tradition historique qui voit en ce peuple les premiers habitants — protoplastes de la future communauté. Ils ont été au commencement, ils sont les plus nobles parmi les Svebiens — il est donc logique que c'est sur leur territoire que devait se trouver le lieu où s'étaient pour la première fois installés les représentants de la tribu. L'auteur de « Germania » ne définit pas ce territoire comme situé au milieu du domaine des Svebiens, il ne dit pas non plus que les Semnons occupent une position centrale dans l'union tribale mais constate que sur le territoire de ce peuple, le plus noble d'entre tous, se trouve le bosquet sacré, sanctuaire de toute première signification pour toute la communauté. Ce bosquet passe pour la chose la plus sacrée, car *tamquam inde initia gentis, ibi regnator omnium deus*⁵⁶. Dans le bosquet des Semnons on vénère une divinité, la plus importante peut-être dans le panthéon germanique, de toute façon la plus importante pour la communauté des Svebiens, mais le culte s'étend aussi à la mémoire des origines propres, à la tradition *originis gentis*⁵⁷. Tacite transmet dans une autre formulation encore la parenté signifiante des valeurs : l'ancienneté (noblesse) et le culte (sacrum). Quand il répétait dans

⁵⁵ *Ibidem*, 39,1.

⁵⁶ *Ibidem*, 39,2.

⁵⁷ O. Höfler, *Das Opfer im Semnonenhain und die Edda*, dans : *Edda, Skalden, Saga. Festschrift zum 70. Geburtstag von F. Genzmer*, Heidelberg 1952, passim, surtout p. 67 ; J. O. Plassman, *op. cit.*, pp. 211 et suiv.

son ouvrage la supposition sur le rôle dirigeant des Semnons dans l'union des Svebiens, il ajoutait comme en confirmation de cette phrase : *fides antiquitatis religione firmatur*⁵⁸. Nous n'entendons pas dire des habitants de Luca qu'ils se soient occupés d'un centre cultuel qui se trouverait sur leur territoire. Ils sont cependant, comme les Semnons, les plus nobles dans la communauté et placés au centre, comme les Réthariens, propriétaires du temple de Radogoszcz. Dans « Germania » par contre, Tacite ne relève pas le fait que les premiers des Svebiens occupent des terrains considérés comme centraux dans le domaine. Il donne, il est vrai, des exemples des succès des Semnons — un peuple bien bâti, vigoureux, qui peut donc à juste titre se considérer comme les chefs des Svebiens (*caput Sueborum*), mais il ne dit pas qu'ils aient été *medii* dans la communauté de l'union. En comparant le texte de Kosmas sur les Lučanes et les autres sources ici mentionnées, il convient le reconnaître aux Semnons cette même position, et situer sur le territoire des Lucanes le lieu du culte le plus important de toute la communauté et le siège du souverain.

Mentionnons, ne serait-ce que sommairement, la description spécifique de la communauté des Germains, donnée par Pline l'Ancien (Nat. hist., 4, 99). *Germanorum genera quinque* — telle est la phrase qui commence cette description, après quoi vient l'énumération des quatre — disons — fédérations tribales (Vandili, Inguaeones, Istvaeones, Hermiones). La cinquième partie du peuple des Germains est formée par deux tribus, Peucini et Bastarnae, qui ne composent pas une communauté propre ni n'appartiennent à une communauté plus grande⁵⁹.

L'essentiel de cette énumération est constitué, remarquons-le, par trois unions tribales qui apparaissent aussi chez Tacite (Germ., 2) dans son exposé connu sur les origines des Germains en tant que communautés nées d'autant de fils de Mannus⁶⁰. Les trois héros-éponymes : *Ingvaz, *Ermanaz, *Istvaz, et les groupes claniques

⁵⁸ Germania, 39,1.

⁵⁹ Cf. A. A. Lund, *Zur Schilderung der germanischen Gesellschaft bei Caesar und Tacitus* « Classica et mediaevalia. Revue danoise de philologie et d'histoire » 36, 1985, pp. 193 et suiv.

⁶⁰ Cf. R. Wenckus, *op. cit.*, p. 234 et suiv.

qui en dérivent, semblent refléter l'idéologie des trois fonctions sociales⁶¹, quoique dans le mythe noté par Tacite on décèle aussi un projet apparent d'ordonnement territorial, géographique, des communautés s'originant aux figures ci-dessus énumérées. Ainsi le plus près de l'océan se trouvent les Ingaevones, au milieu les Herminones (medii Herminones), et l'emplacement des autres n'est pas mentionné (ceteri Istaevones vocantur).

Germanorum genera de Pliné renferment également des références géographico-territoriales des unions tribales et des tribus ; par rapport au texte de Tacite, on y voit se répéter l'information sur la position médiane des Hermiones-Herminones (*mediterranei, medii*). Il faut comprendre par là la position médiane des Hermiones-Herminones par rapport aux autres communautés germaniques, ce que confirme encore la structure de *Germanorum genera* de Pliné, subordonnée, comme on peut le penser, au schéma déjà connu de la quadripartition avec un centre distingué, de fait une cinquième partie et, dans l'ordre des valeurs, la première et la plus importante⁶².

Les *mediterranei-medii* Hermiones-Herminones, comme il découle de l'analyse de la signification de leur nom, réunissent à l'appui de leur position clef et prestigieuse dans toute la communauté germanique que nous pouvons leur attribuer à partir des qualificatifs mentionnés, de nombreux arguments de poids. Nous n'en indiquons que les plus importants : le nom Herminones a pour racine les formes *ermana-, *ermen-, *ermin-, *irmin- (grand, omnienglobant, universel), alors que la notion cultuelle d'Irminsûl nous amène à la représentation du centre du monde avec une colonne soutenant l'horizon (universalis columna quasi sustinens omnia)⁶³.

Si le héros de l'épopée veut détruire quelque contrée, il

⁶¹ A. V. Ström, H. Biezais, *op. cit.*, p. 80 et suiv.

⁶² Cf. V. N. Toporov, *O kosmologičeskich istočnikach ranneistoričeskich opisaniï*, « Trudy po znakovym sistemam », 6, 1973, pp. 106 - 150.

⁶³ R. Wenskus, *op. cit.*, p. 254; A. V. Ström, H. Biezais, *op. cit.*, p. 80; E. Polomé, *Germanentum und religiöse Vorstellungen*, dans : *Germanenprobleme in heutiger Sicht*, éd. H. Beck, Berlin 1986, pp. 285, 295.

commence par brûler son arbre cosmique, écrit Sławoj Szynkiewicz dans son ouvrage sur l'ancienne culture des Iakoutes⁶⁴. Selon ce principe a également agi Charlemagne quand, luttant contre les Saxons, il avait attaqué leur sanctuaire d'Eresbourg (Niedermarsberg sur le Diemel) et détruit en 772 Irminsul qui y était vénéré — la colonne supportant la voûte céleste, située évidemment au centre du monde⁶⁵. On ne peut frapper le plus douloureusement l'adversaire, ou à proprement parler le détruire, qu'en lui enlevant ce qui pour son univers, son ordre dans lequel il vit, possède la plus grande valeur. C'est pourquoi le vainqueur médiéval emportait de la ville conquise le perron, symbole de la spécificité de la communauté, de son ordre, de la royauté — la pierre rituelle servant à introduire le souverain dans ses droits, ou les insignes royaux⁶⁶. C'est pourquoi on se décidait parfois à frapper le point central du pays, le plus sensible, assumant le grand risque de tout conquérir au lieu de se contenter du pillage du pays, plus facile mais aussi lucratif.

L'invasion de Bretyslav visait la conquête de Cracovie et de Gniezno, les deux métropoles de la Pologne, et a arrêté pour un temps l'existence politique du pays. La même intention avait guidé l'incursion de Boleslas Bouche-Torse contre Białogard, il fallait détruire le centre qui avait une signification particulière pour la communauté poméranienne. Le riche Kołobrzeg, qui valait beaucoup mieux d'être attaqué, s'est rendu plus tard sans combat à en croire Gallus⁶⁷.

Le chroniqueur présente d'ailleurs la stratégie d'une telle attaque sans merci en relatant les opérations militaires de Boleslas le Vaillant contre la Ruthénie⁶⁸. Il écrit que, quand Boleslas

⁶⁴ S. Szynkiewicz, *Herosi tajgi. Mity, legendy, obyczaje Jakutów* [Les héros de la taïga. Mythes, légendes, moeurs des Iakoutes], Warszawa 1984, p. 121.

⁶⁵ R. Meissner, *Irminsul bei Widukind von Corvey*, « Bonner Jahrbücher » t. CXXXIX, 1934, p. 41.

⁶⁶ J. Meier, *Ahnengrab und Rechtsstein*, « Veröffentlichungen der Kommission für Volkskunde » Bd. 1, Berlin 1950, p. 67, passim.

⁶⁷ Gall, II, 39, p. 110.

⁶⁸ Gall, I, 7, p. 22.

pénétra sur le territoire de l'adversaire et que celui-ci eut battu en retraite, le roi ne s'occupait pas de conquérir les *castra* ou d'imposer des tributs, mais se dirigea sans tarder contre Kiev. Il se proposait en effet de conquérir *caput regni*, prendre d'un seul coup *arcem regni* et le roi. *Arx regni* y a été spécialement distinguée, si on peut dire et, en tant que valeur distincte, opposée et mise à égalité à la personne du roi. Dans cette distinction — qui relève les deux piliers principaux du royaume — le pouvoir suprême est représenté d'une manière égale par la personne du souverain et par lieu avec lequel elle est le plus fortement liée.

C'est le terrain sur lequel est né le pouvoir supérieur, étendu par la suite à des territoires plus grands, et sur lequel il se renouvelle cycliquement avec chaque nouveau souverain, son représentant. La royauté est attachée à la tradition, et la tradition se matérialise et se pérennise *in loco*. D'où *arx regni*, *sedes principalis*, ou de quelque manière qu'on appelle le lieu royal, le lieu du pouvoir, signifie tant dans le haut Moyen Age qu'ils sont identifiés avec l'Etat, avec la souveraineté territoriale-politique. Uniquement à l'intérieur de cette parcelle choisie du territoire peut s'accomplir l'introduction du souverain dans les droits de chef de la communauté s'il veut légalement accomplir la cérémonie inaugurale. Là en effet se trouvait le trône ou la pierre culturelle, sur lequel devait s'asseoir le prétendant au pouvoir pour se présenter au peuple comme souverain conformément aux exigences du droit et du rite⁹⁹. Laissant de côté la très intéressante question de l'origine des objets culturels sur lesquels la personne élue se muait en souverain, donnons des exemples de la manière dont

⁹⁹ Cf. J. Meier, *op. cit.*, pp. 9 et suiv.; K. Olivecrona, *Das Werden eines Königs nach altschwedischem Recht. Der Königsritus als magischer Akt*, « Lunds Universitets Årsskrift » t. XLIV, 1948, passim; E. Hoffmann, *Königserhebung und Thronfolgeordnung in Dänemark bis zum Ausgang des Mittelalters*, « Beiträge zur Geschichte und Quellenkunde des Mittelalters » t. V, Berlin 1976, pp. 180 et suiv.; J. O'Donovan, *Inauguration of Irish Chiefs*, dans : *The Genealogies, Tribes and Customs of Hy-Fiachrach commonly called O'Dowda's Country*, éd. J. O'Donovan, Dublin 1844, pp. 425-452; M. Dillon, *The Inauguration of O'Conor*, dans : *Medieval Studies presented to Aubrey Gwynn S. J.*, Dublin 1961, pp. 186-202.

était respecté l'impératif d'accomplir la cérémonie inaugurale au lieu strictement défini par la tradition.

En Bohême avait longtemps subsisté l'usage selon lequel le souverain du pays s'asseyait sur la pierre située sans doute sur la colline Žiži qui, selon Kosmas, se trouvait au centre de Prague⁷⁰. D. Třeštík a dernièrement avancé la supposition vraisemblable que Borivoj, revendiquant l'hégémonie en Bohême, avait choisi pour siège le lieu où se trouvait le monument-clef pour la conquête de la souveraineté sur la communauté⁷¹. Prague avait donc été créée dans l'idée de prendre possession du siège en pierre, dans l'idée de prendre possession du lieu distingué dans la communauté tchèque. Le règne sur le *castrum* de Prague ouvrait la voie à la domination sur le pays tout entier, ce que confirment les démarches ultérieures, appréhendables dans les sources, des ducs en vue d'entrer dans la ville et de s'asseoir sur le trône-pierre du culte.

Plus vivace encore que le tchèque est apparu l'usage carinthien de l'inauguration du souverain sur la pierre rituelle. Nous possédons des descriptions assez complètes de cette cérémonie de la plume de *Johannis de Viktring*, mais ici le plus important est que l'intronisation se faisait au lieu consacré par la tradition, bien qu'il se trouvât littéralement dans un champ, à l'écart.⁷² Le phénomène illustré par des exemples d'une aussi forte association de

⁷⁰ C'est ce que dit D. Třeštík, *Počátky Přemyslovců*, Praha 1981, pp. 89 et suiv. I. Borkovský, *Die Prager Burg zur Zeit der Premyslidenfürsten*, Praha 1971, pp. 90, 113, localise la pierre entre le monastère st Georges et la rotonde de Venceslas (ou le chœur de la future basilique). R. Schmidt, *Die Einsetzung der böhmischen Herzöge auf den Thron zu Prag*, dans : *Nationes. Historische und philologische Untersuchungen zur Entstehung der europäischen Nationen im Mittelalter*, t. I, Sigmaringen, 1978, pp. 339 - 363.

⁷¹ D. Třeštík, *op. cit.*, p. 90.

⁷² *Johannis abbatis Victoriensis Liber certarum historiarum*, MGH (*Script. rer. germ. in us. schol.*) t. XXIII, éd. F. Schneider, Hannoverae et Lipsiae 1909, t. I, pp. 251 et suiv., 291 et suiv. Voir B. Grafenauer, *Ustoličevanje koroških vojvod in država karantanskih Slovencev*, Ljubljana 1952 ; U. Steinmann, *Die älteste Zeremonie der Herzogseinsetzung und ihre Umgestaltung durch die Habsburger*, « Carinthia » t. I, fasc. 1-4, 1967, pp. 469 - 497.

l'idée du pouvoir souverain à un lieu choisi, privilégié par la tradition historique de la communauté, fait aussi éminemment apparaître une trame légendaire attachée entre autres à la personne de Charlemagne⁷³. Il s'agit du motif qui établit un rapport irrévocable entre le fait de s'asseoir sur le trône — trône élu et celui-là uniquement — et l'entrée en possession des prérogatives de souverain. Si donc quelqu'un d'accidentel avait réussi à s'y asseoir, le sort était jeté, il aurait fallu respecter en lui le souverain. De ce droit profite Charles oublié dans son pays, qui, à la nouvelle que doit avoir lieu l'intronisation d'un nouveau souverain, quitte le terrain des opérations militaires situées loin de l'empire, se rend à Aix-la-Chapelle et, sans que personne s'en aperçoive, prend place sur le trône.

La conviction que le lieu choisi fait même d'un simple homme un souverain, était largement partagée. Le descendant de Timur et fondateur de la dynastie des Grands Moghols en Inde, Babur, décrit dans ses mémoires un certain usage particulier qu'il avait rencontré au Bengale qu'il avait conquis. Il note que, dans ce pays, on attribue au souverain un trône particulier, un lieu stable étant aussi l'apanage des hauts dignitaires, des vizirs, etc. Pour les Bengaliens, seul ce siège royal a une signification, seuls comptent les lieux représentant le pouvoir et l'office. Babur rapporte l'opinion des autochtones à ce sujet : « Nous restons fidèles au trône, nous obéissons à quiconque y prend place »⁷⁴. L'inauguration est donc importante non eu égard à la personne du candidat, mais parce qu'elle a lieu là où elle doit se faire, là où agit le sacré ou la puissance consacrant la cérémonie.

Est-ce que Gniezno était le centre du domaine tribal dans lequel le clan des Piasts a établi son pouvoir, est-ce qu'il était le lieu distingué de la communauté territoriale, tel qu'il conférait

⁷³ Voir Jansen Enikels *Weltchronik*, MGH — *Deutsche Chroniken* t. III, éd. P. Strauch, Hannover 1900, p. 509, l. 26061 et suiv. K. Geith, *Carolus Magnus. Studien zur Darstellung Karls des Grossen in deutscher Literatur des 12. und 13. Jahrhunderts*, « Bibliotheca Germanica » t. XIX, Bern 1977, p. 221 et suiv.

⁷⁴ *Babur-name*, liv. II, éd. A. Azimdzanova, trad. russe M. Sale, Tachkent 1982, p. 192.

le pouvoir souverain ? La question n'est pas bien formulée, mais elle pose un problème essentiel qui vaut d'être traité. Est-ce que Gniezno était le centre de quelque formation politique avant que les Piasts n'aient apparu sur la scène politique, c'est une question, distincte, très difficile à résoudre. Le second problème, tout autre, est celui de savoir si Gniezno, indépendamment de sa position antérieure, devait devenir pour l'Etat des Piasts en formation un lieu particulier, où la tradition et le sacré forment les valeurs les plus importantes pour l'organisation de la communauté. La question semble entièrement inutile, la réponse évidente, mais notre question — lieu commun — apparaît sous un autre jour au plan de l'évolution de la tradition sur le premier castrum et le plus digne du royaume. L'implantation de la métropole à Gniezno et la translation dans cette ville des reliques de st Adalbert, la citation du nom de la ville dans le document décrivant l'étendue territoriale du pays (*Dagome iudex*) ainsi que la frappe d'une monnaie portant l'inscription Gnezdun Civitas, tels sont certains faits indiquant la signification capitale de cette ville dans l'Etat⁷⁵ A Gniezno s'accomplit aussi la cérémonie de la prise du pouvoir souverain par la dynastie.

Les actes politico-administratifs des descendants de l'hospitalier laboureur ne laissent pas de doute que Gniezno est le coeur de l'Etat naissant. Comment ces faits signifiants, qui devaient former pour longtemps la réalité étatique polonaise, étaient secondés par l'histoire, ou plutôt par la raison de la tradition dynastico-étati-

⁷⁵ Voir Z. Kaczmarczyk, *Rola Poznania w państwie pierwszych Piastów* [Le rôle de Poznań dans l'Etat des premiers Piasts], dans : *Początki państwa polskiego* (plus loin : PPP) t. I, Poznań 1962, pp. 92 et suiv. ; K. Żurawski, *Gniezno — stołeczny gród pierwszych Piastów w świetle źródeł archeologicznych* [Gniezno — ville capitale des premiers Piasts à la lumière des sources archéologiques], pp. 61 et suiv. ; S. Zajączkowski, *Podziały plemienne Polski* [Les divisions tribales de la Pologne], *ibidem* t. II, pp. 98 et suiv. W. Hensel, *Najdawniejsze stolice Polski* [Les plus anciennes capitales de la Pologne], Warszawa 1960 ; J. Spors, *Podział dzielnicowy Polski według statutu Bolesława Krzywoustego ze szczególnym uwzględnieniem dzielnicy seniorackiej* [La division de la Pologne en provinces d'après les statuts de Boleslas Bouche-Torse, compte particulièrement tenu de la province du senior], Słupsk 1978, pp. 10 - 45.

que ? A la capitale du royaume sont attachées les origines de la dynastie, de là proviennent les Piasts, la tradition dynastique situe le père de la famille à Gniezno⁷⁶. C'est donc au sens plein du mot leur ville, là est née la grandeur ducale de la famille, c'est là qu'ils résident en tant que souverains et de ce lieu ils gouvernent le pays. Considérant Gniezno à partir de cette perspective, il faut avouer que l'année zéro de l'Etat piastien et le lieu de naissance de la souveraineté des Piasts convergent justement ici.

Tout le temps reste ouverte la question de savoir si Gniezno avait été un centre approprié uniquement par les Piasts et annexé par eux d'une manière idéologique, ou lancé par la nouvelle dynastie. Il semble cependant que, de même qu'on avait fait de Gniezno le lieu sacré des souverains de la famille de Piast, ainsi tendait-on à justifier cette position privilégiée de Gniezno à un plan plus large, couvrant toute la communauté gouvernée par les descendants du laboureur élu. Dans le premier livre de sa chronique, Gallus s'est concentré sur la présentation de la légende dynastique du souverain qu'il servait, mais il a à l'occasion noté très succinctement une autre légende. Il parle de la signification exceptionnelle de Gniezno pour toute la communauté du domaine des Piasts, et la relation est effectivement extrêmement sobre, car rédigée en ces termes : *Erat namque in civitate Gneznensi, que nidus interpretatur sclavonice, dux*⁷⁷. Le duc Popiel réside donc dans le castrum appelé Gniazdo [Nid]. Nous n'avons pas affaire ici au nid des Popiélides, ou du moins pas seulement : il s'agit plutôt — et c'est dans cet esprit que vont les interprétations des sources ultérieures — du berceau de tout le peuple, de son premier siècle.

Pour nos recherches il est peu important de savoir comment on doit effectivement interpréter le nom de Gniezno et quelle forme originelle de ce nom est la bonne. On peut avoir raison en le déduisant autrement que ne le fait la chronique de Gallus, mais les corrections ne changeront rien au fait que la tradition qu'avait connue le chroniqueur associait les mots Gniezno et

⁷⁶ Gall, I, 1, p. 9.

⁷⁷ *Ibidem.*

gniazdo (nid)⁷⁸. Le sens de cette identification est clair. Par ailleurs elle se situe dans l'aire des représentations auxquelles on recourait pour rendre les notions désignant la communauté de sang, l'origine commune⁷⁹. Les mots *korzeń* (racine), *plemię* (de *plód* — foetus), *mac* — *macierz* (de mère), etc., se rattachent dans leur toute première signification à la procréation-formation, et dans ce même groupe d'associations entre aussi le mot *gniazdo* (nid) — lieu de la venue au monde et de la croissance. Le fait que ce terme se rapporte au monde de la nature n'empêche pas de l'utiliser dans des situations sociales. Au contraire, grâce à sa plasticité son utilité se trouve rehaussée quand il désigne des affaires autres, telles que, par exemple, l'expression par le mot *gniazdo* (nid) de l'idée d'une lointaine parenté.

Swanthoslaus dixit se esse de una progenie Velisali [...] vulgariter yednego gnasda..., lisons-nous dans la notice des livres de Czersk à la date de 1415⁸⁰. Le mot *gniazdo* se rapporte aussi au lieu, situé, comme disent les sources, la « généalogie » sur un terrain défini⁸¹. La tradition du XII^e siècle, rapportée par Gallus, voit donc dans Gniezno non seulement la ville de la carrière royale des Piasts : elle présente surtout ce centre comme le nid du peuple, le lieu distingué du domaine tribal⁸². Cette qualité de Gniezno justement fait que la demeure de l'arator Piast s'était trouvée dans le suburbium de Gniezno.

Nous nous trouvons dans la situation rare et heureuse à la fois où nous pouvons constater que la conviction sur la qualité de ville-mère de Gniezno par rapport aux autres territoires des

⁷⁸ S. Rospond, *Etymologia nazwy Gniezno* [Etymologie du nom Gniezno], dans : *Dzieje Gniezna*, Warszawa 1965, pp. 70 - 80 ; S. Urbani-czyk, *Gniezno*, SSS t. II, 1964, p. 114.

⁷⁹ Cf. S. Gawlas, *Świadomość narodowa Jana Długosza* [La conscience nationale de Jan Długosz], « *Studia Źródłoznawcze* » t. XXVII, 1983, p. 36 et note 127.

⁸⁰ *Gniezdnik, Gnieznik, Słownik staropolski* [Dictionnaire de l'ancienne Pologne] t. II, Warszawa 1956, p. 441.

⁸¹ *Gniazdo*, *ibidem*, p. 436.

⁸² Sur les étymologies non fortuites de Gallus : T. Tyc, *Z dziejów kultury w Polsce średniowiecznej* [Pages d'histoire de la culture en Pologne médiévale], Poznań 1924, pp. 125 et suiv.

Piasts et des castra de leur Etat connaît une confirmation plus ancienne encore, n'appartenant pas exclusivement à la sphère de la légende idéologisante. La signification capitale de Gniezno dans la description des territoires de Mesco, contenue dans le document *Dagome iudex*, n'avait jamais échappé à l'attention des chercheurs. Nous voulons cependant mettre en valeur la situation centrale de cette ville dans le domaine de Mesco et d'Oda, et sa position sous tous les rapports de premier plan. Le souverain polonais place sous la protection du pape *unam civitatem in integro que vocatur Schinesghe cum omnibus suis pertinentiis*⁸³. On définit ensuite les frontières de ces *pertinentes*, traçant une ligne englobant les territoires contrôlés par Mesco. Du texte du document il résulte que le regard sur le domaine de Mesco a été porté à partir de la perspective de Gniezno. Il faut cependant dire plus : la terre à partir de laquelle a été tracée la portée territoriale de la souveraineté est la partie la plus importante de l'Etat. Les autres territoires sont définis par rapport à elle, ils sont à peine des dépendances de Gniezno, quoique spatialement étendus et incomparablement plus vastes que le noyau. Du centre à partir duquel on observe le domaine vient aussi le nom de la totalité des terres — c'est la civitas Schinesghe.

Cette étape par nous saisie de l'évolution de l'idée de la primauté de Gniezno dans l'Etat exprime cette primauté par la raison de la réalité politique — de l'histoire. Gniezno est le nid du peuple qui a créé l'Etat entre l'Odra, Cracovie, la Ruthénie et la Prusse. Cette idée n'était pas une construction légendaire, une légende dépourvue d'emprise sur les réalités politiques. Quelques siècles plus tard également le Chroniqueur de la Grande-Pologne devait la développer, et pas uniquement pour faire un exposé historiographique⁸⁴. Et Długosz la présentait sous une forme monumentalisée⁸⁵. L'histoire de cette idée dépasse le cadre de

⁸³ Cité d'après l'édition des sources élaborée par B. Kürbis, *Dagome iudex — studium krytyczne* [*Dagome iudex — étude critique*], PPP t. II, p. 394.

⁸⁴ *Kronika Wielkopolska*, MPH t. VIII, p. 7.

⁸⁵ *Joannis Długossi Annales*, Varsaviae 1964, pp. 105 et suiv., 110.

cette esquisse, mentionnons cependant un des cas de la présence vivante de celle-ci dans la pensée politique du XII^e siècle.

En 1177, Casimir le Juste écarte Mesco le Vieux, conquiert Cracovie et se trouve en état d'introduire dans le pays un nouvel ordre territorial. Parmi les quelques mesures prises pour l'instituer, retenons les faits suivants. Le duc s'efforce d'élargir sa province, qui est à la fois celle de la capitale, en lui adjoignant, comme écrit Kadłubek, les provinces russiennes⁸⁶. En même temps il l'agrandit de Gniezno qui est *omnium apud Lechitas metropolis*⁸⁷. Cet acte semble être de la part de Casimir une tentative de prendre en main les deux points-clefs pour le maintien de la prépondérance en Pologne — Cracovie et Gniezno⁸⁸. Même si nous adoptons la vision des transformations territoriales et politiques de l'Etat des Piasts, proposée par J. Bieniak⁸⁹, la prise par Casimir de Gniezno sera non moins significative. Puisque, selon Bieniak, l'objet de la rivalité entre les ducs piastiens au déclin du XII^e siècle était avant tout le trône supérieur, l'indépendance des provinces ne se trouvait pas dans l'intérêt des ducs, la prise de Gniezno par Casimir semble servir avant tout à cette lutte (et, ajoutons-le, davantage par l'éloquence idéologique de l'annexion du lieu distingué que par l'importance de l'annexion territoriale). Kadłubek avait en effet rappelé la signification pour tous les Lékhites de la province de Gniezno, et immédiatement après, quand il résumait les succès de Casimir et les terres qu'il avait conquises, il avait écrit : *Sic atque Kazimirus fit monarchus totius Lechiaie*.

A partir de l'éloignement dans le temps et d'une autre perspective géographique, le Chroniqueur de Grande-Pologne ordonne et complète les paroles de Kadłubek de manière que

⁸⁶ Kadłubek, MPH t. II, p. 397 (Iv. 8).

⁸⁷ *Ibidem*.

⁸⁸ D'après J. Spors, *Podział dzielnicowy Polski*, pp. 28 et suiv., nous adoptons la dépendance de Gniezno de la province du duc-senior.

⁸⁹ J. Bieniak, *Polska elita polityczna XII wieku cz. I : Tło działalności [L'élite politique polonaise au XII^e s. I^{re} partie : Le contexte de l'activité]*, dans : *Spółczesność Polski średniowiecznej* t. II, sous la dir. de S. K. Kuczyński, Warszawa 1982, pp. 16 et suiv.

le sens de la conquête de Gniezno par Casimir et ses démarches pour étendre la province du duc-senior s'expliquent très clairement par le titre de monarque de tout le pays lékhite. Il écrit : *Gneznensem autem provinciam, que est omnium Lechitarum metropolis et provinciarum origo, cum nonnullis Russie provinciis, scilicet Przemisliensi, Wladimiriensi, Brestensi, Droghicensi — suo imperio annectit. Sic itaque Kazimirus fit monarchus totius Lechia⁹⁰.*

Gniezno : *origo provinciarum* et nid, lieu central — point à partir duquel est déterminé le domaine soumis à Mescio I, lieu distingué et sacré, où a commencé l'histoire du peuple et de son Etat, ainsi que de sa dynastie. Dans cette énumération nous retrouvons toutes les valeurs qui s'entre-pénètrent, se conditionnent réciproquement et trouvent une projection spécifique dans l'espace.

SUPPLÉMENT I

Le phénomène de la répétition sur tout le territoire du monde slavon du nom de lieu « Białogród » (Belъgradъ — *Album castrum*) a été opportunément relevé par la rédaction du *Słownik Starożytności Słowiańskich* [Dictionnaire des antiquités slaves]¹. Cherchant une explication à l'apparition fréquente du mot *biały* (blanc) dans les mots composés avec *gród* (*castrum*, ville), on penchait pour l'explication associant le blanc à l'eau. L'adjectif « *biały* » (blanc) était employé par les Slaves pour désigner l'eau, y compris la mer. Les « Białogród » étaient donc des villes dont le nom indiquait la situation au bord de l'eau. G. Labuda signalait dans le même dictionnaire une autre signification de la couleur blanche (l'ancienneté — maternité, la symbolique des points

⁹⁰ *Kronika Wielkopolska*, MPH n.s., t. VIII, p. 58.

¹ Article Belъgradъ, SSS t. I, 1961, pp. 101 et suiv.

cardinaux)². Ces possibilités interprétatives n'étaient pas prises en considération dans le démêlement de l'énigme des « Białogród ». Il faut y ajouter la remarque de H. Ludat : *Das häufige Auftreten von Namen in Zusammensetzungen mit 'bel' — für Landesmittelpunkte ist gewiss auffällig*³. Quoique l'auteur cité n'ait donné que deux exemples pour illustrer sa thèse, l'idée enfermée dans son énonciation ouvre à notre sens une perspective signifiante juste pour expliquer les toponymes fréquents de « Białogród ». Ce point central du domaine, du pays, est le lieu bien connu du commencement de l'histoire du peuple et de sa communauté organisée. « Białogród » est donc le *castrum* central et le plus important du pays — l'*urbs regia* où le pouvoir souverain et le culte religieux sont le plus fortement enracinés. La couleur blanche confirme ses fonctions, symbolise la position souveraine et royale du centre par rapport à tout le pays.

Nos suppositions trouvent une confirmation dans l'information empruntée à la Légende mineure de st Etienne. Il est dit que ce saint avait fondé une église sous l'invocation de la Bienheureuse Vierge Marie *in Alba civitate (Székesfehérvár), que ob specialitatem nobilitatis sue nomen accepit*⁴.

Les recherches de Modelski⁵ et Ludat ont découvert les notions attachées à la symbolique du blanc. Le mot *biały* (blanc) — constate le premier des historiens — signifiait : primaire, maternel, indigène,

² G. Labuda, *Chorwacja Biała [La Croatie Blanche]*, *ibidem*, p. 255. Voir *idem*, *Pierwsze państwo słowiańskie. Państwo Samna [Le premier Etat slave. L'Etat de Samon]*, Poznań 1949, p. 212, note 50.

³ H. Ludat, *Farbenbezeichnungen in Völkernamen. Ein Beitrag zu asiatisch-osteuropäischen Kulturbezeichnungen*, « Saeculum », 1953, n° 2, p. 153, note 83. L'auteur a considérablement complété l'étude par une littérature plus récente dans le choix de ses travaux : H. Ludat, *Slawen und Deutsche in Mittelalter*, Köln 1982, p. 407 et suiv. tout en gardant sa thèse lisible dans le titre de l'article, aujourd'hui indéfendable. Voir aussi O. Pritsak, *Orientierung und Farbensymbolik. Zu den Farbenbezeichnungen in altaischen Völkernamen*, « Saeculum », 1954, n° 4, p. 376, note 2.

⁴ *Legenda minor s. Stephani regis*, éd. E. Bartoniak, *Script. rer. hungar.*, t. II, Budapestini 1938, p. 396.

⁵ T. E. Modelski, *op. cit.*, pp. 19 et suiv.; H. Ludat, *op. cit.*, *passim*.

vieux, fort, libre, indépendant, etc. Les recherches de Dumézil⁶, établissant une relation entre la représentation de la stratification sociale idéale et les couleurs, ont parfaitement complété les conclusions des historiens polonais et allemand. Le blanc est le signe du groupe royal-sacerdotal (fonction I), rend le sacré, la beauté, la sublimité, propres à cet état, le plus élevé dans la hiérarchie sociale. Toutes ces trois notions se conjuguent sémantiquement, aussi Białogrod était souvent « Pięknogrod » [Belle-Ville]⁷. Significatives sont dans ce contexte les explications de J. Mączyński de l'entrée *biały dom* [maison blanche] qu'il a placée dans son dictionnaire : « ce bâtiment, habité par le propriétaire lui-même, peut être appelé seigneurial ou maison blanche »⁸.

Dans le groupe des « Białogrod » les plus importants (Belgard sur le Mures en Roumanie, Behrad Kralovsky [Székesfehérvár], Belgrad [Berati] en Albanie, Beograd [Belgrade], Biograd na moru — le Belgrade dalmate, Bielogorod près de Kiev et Białogard sur la Parsęta en Pologne), chacune de ces villes a connu soit une tradition de capitale, datant de l'ère slave, soit d'autres propriétés relevant le caractère distinctif du centre (p. ex. siège d'un duc, d'un évêque, etc.)⁹. La saisie de la spécificité de Biało-

⁶ G. Dumézil, *Rituels indo-européens à Rome* (chap. III — « Albati, russati, virides », chap. IV — « Vexillum ceruleum »), « Etudes et Commentaires », vol. 19, Paris 1954; idem, *La Rigsthula et la structure sociale indo-européenne*, dans : G. Dumézil, *Apollon sonore*, pp. 208 - 221. Voir O. Pritsak, *op. cit.*

⁷ P. ex. Belgrade albanais, cf. J. Nalepa, *Belgrad [Berat]*, SSS t. I 1961, p. 102.

⁸ Joannes Mączyński, *Lexicon latino-polonicum*, Regiamonti 1554 (repr. éd. R. Olesch, « Slawistische Forschungen » t. XIV, Köln 1973), p. 992. Cf. *Słownik polszczyzny XVI wieku* [Dictionnaire du polonais du XVI^e s.] t. II, Wrocław 1967, p. 105.

⁹ Cf. les articles correspondants de Z. Hilczerówna, J. Nalepa, W. Kowalenko, W. Molé et W. Swoboda dans SSS. De « notre » terrain, on pourrait y ajouter Białogarda, cf. J. Spors, *Podziały polityczne i administracyjne Pomorza Gdańskiego i Sławieńsko-Stupskiego, XII - XIV wiek* [Les divisions politiques et administratives de la Poméranie de Gdańsk et de Stawno-Stupsk, XII^e - XIV^e s.], Stupsk 1979, pp. 54 et suiv.

gard en tant que *castrum* (ville) central dans la communauté tribale, apporte une confirmation partielle du point de vue formulé ci-dessus. Ceci encourage d'autant plus à jeter un regard sur les autres « Białogrod » qui avaient aussi été les lieux de couronnement des souverains slaves, et sur les autres, apparus plus tard, au travers du prisme de la conception du monde du milieu et de toutes les implications que cela comporte ¹⁰.

SUPPLÉMENT II

Dans la description des grandes conquêtes de Boleslas le Vaillant, de la plume de Gallus, se trouve la phrase suivante : *indomitos vero tanta virtute Saxones edomuit et in flumine Sale in medio terrae eorum meta ferrea fines Poloniae terminavit*¹. La légende selon laquelle les souverains polonais enfonçaient des poteaux frontaliers en fer dans les rivières en plus de la Solava dans le Dniepr, Ossa) a été étudiée de près par G. Rhode². Pour ce qui est de l'information de Gallus, il a reconnu l'artifi-

¹⁰ En analogie au phénomène des « Białogrod » se trouve l'ajout par les nomades turcs du terme noir (ce qui signifiait grand, principal) aux noms des résidences — refuges des souverains des empires steppiques (Qara qum, Qara ordu, Qara chočo, Qara qorum), cf. O. Pritsak, *op. cit.*, p. 377. Se pose aussi le problème plus large de la désignation au moyen de la couleur dans le monde slave : pratique vivante également en Pologne depuis longtemps (cf. Thietmar, VI, 56 [38], VIII 4 [3]; dans la *Vie de ste Cunégonde*, Coloman est *rex Ruthenorum Alborum*, etc.). On rendait ainsi les directions géographiques (p. ex. la Mer Noire était appelée conformément à la couleur du sud, le rouge — MPH V, p. 883), ainsi que certaines valeurs (p. ex. l'ancienneté — *regio in meditulo Russiae c'est Russia Alba*; cf. A. Gwagnin, *Sarmatiae Europae descriptio*, Moschovia, fol. 1, Cracoviae 1578).

¹ Gall, I, 6, pp. 16 et suiv.

² G. Rhode, *Die ehernen Grenzsäulen Boleslaws des Tapferen von Polen*, « Jahrbücher für Geschichte Osteuropas » t. III, 1960, pp. 331 - 353.

cialité de toute la construction (la Saale, rivière coulant au milieu de la Saxe, la conquête des Saxons par Boleslas, etc.), cependant pour ce qui est des poteaux frontaliers en fer (dont il supposait une origine littéraire), il n'avait pas trouvé d'analogie et, de ce fait, ne pouvait le situer sans ambiguïté par rapport au récit fictif³.

La difficulté à interpréter le texte de Gallus faisait que Rhode, comme d'autres auteurs d'ailleurs, parle de poteaux frontaliers en fer, alors que le chroniqueur dit exactement : Boleslas meta ferrea — a circonscrit d'un poteau de fer l'étendue du territoire polonais. Le poteau frontalier était donc un — il indiquait de quelque manière la frontière, mais nous n'avons pas le droit de placer sur cette frontière d'autres poteaux, ce que suggère l'interprétation logique de la phrase. Le poteau devait d'ailleurs être unique, car le sens venant de ce qu'il était enfoncé consistait en ce qu'il s'était trouvé in medio terrae (Saxonum).

Qui possède le milieu du pays possède le tout, remporte la victoire finale⁴. Au lieu sacré des Saxons, où devait se trouver leur propre colonne du monde, le vainqueur dresse son signe — humiliant les vaincus et marquant sa présence de vainqueur. En enfonçant un poteau au point central du pays des Saxons — Kadłubek introduit un terme plus adéquat pour désigner cet objet⁵ — Boleslas le Vaillant conquiert le pouvoir sur son adversaire vaincu et son territoire. Ce roi avait conquis le stol pragois, lui donnant la domination sur les Tchèques, il avait aussi conquis le centre du domaine saxon. Ainsi le mythe étatique justifiait sa véridicité et renouait avec les notions encore vivantes dans la nation politique de ce temps. Il est possible que la tradition sur les conquêtes de Boleslas le Vaillant, avec la mention

³ *Ibidem*, pp. 337 et suiv.

⁴ Cf. J. O. Plassmann, *Widukind von Corwey als Quelle für die germanische Altertumskunde*, « Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur » t. LXXV, 1953, pp. 196 et suiv., 212.

⁵ Kadłubek, MPH II, p. 279 (*columna ferrea*). *Columna universalis, columna Ermela (Irmínsul)* — c'étaient les noms des piliers soutenant l'horizon (colonne du ciel).

qui nous intéresse sur la victoire du souverain sur les Saxons, ait été transmise au chroniqueur par les seniores antiqui, comme le suppose G. Rhode⁶.

(Traduit par Lucjan Grobelak)

⁶ G. Rhode, *op. cit.*, p. 335.